

SEMAINE
DE LA
CRITIQUE
LOCARNO
FESTIVAL



AKKA FILMS & L'ONF PRÉSENTENT

L'INCROYABLE ODYSSEE DE

l'Apollon de Gaza

UN FILM DE NICOLAS WADIMOFF

EN COLLABORATION AVEC BÉATRICE GUELPA

Un film de NICOLAS WADIMOFF en collaboration avec BÉATRICE GUELPA • Images FRANCK RABEL • Son CARLOS IBANEZ DIAZ • Assistante de réalisation AYA EL-ZINATI • Montage CHRISTINE HOFFET • Narration BRUNO TODSCHINI •
Conception sonore BENOÎT DAME • Musique CLAUDE FRADETTE • Consultante au montage KARINE SUDAN • Productrice déléguée MÉLANIE LASNIER • Produit par COLETTE LOUËME (ONF) et PHILIPPE COEYTAUX (AKKA FILMS) • Une
coproduction AKKA FILMS, L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA, RTS Radio Télévision Suisse



Canada



RTS

SRG SSR

CINEFORUM

ALOTINE

ALOTINE

Action

akka

mission

AKKA Films et MISSION Distribution présentent

L'APOLLON DE GAZA

Un film de NICOLAS WADIMOFF

2018 – Suisse/Canada - 78 minutes – VOSTF

SEMAINE DE LA CRITIQUE, LOCARNO 2018

AU CINÉMA LE 15 JANVIER 2020

DISTRIBUTION :
MISSION
Rodophe Rouxel
06 60 20 81 55
rodolphe.mission@gmail.com

PRESSE :
Alexandra Faussier & Fanny Garancher
Agence les PIQuantes
01 42 00 38 86
presse@lespiquantes.com

SYNOPSIS

En 2013, une statue d'Apollon datant de l'Antiquité est trouvée au large de Gaza avant de disparaître dans d'étranges conditions. Œuvre de faussaires ou bénédiction des dieux pour un peuple palestinien en mal d'espoir et de reconnaissance ? Bientôt, la rumeur s'emballe alors qu'en coulisse, différents acteurs locaux et internationaux s'agitent par souci de préservation ou pur mercantilisme.

Tourné à Gaza et Jérusalem, *L'Apollon de Gaza* se déploie comme un film enquête lancé sur les traces de ceux et celles qui ont approché ou entendu parler de ce trésor national qui fait rêver et devient très vite l'objet de toutes les convoitises.

Passionnante réflexion sur le temps et la fragilité des civilisations, mais aussi méditation poétique et philosophique, le film nous immerge dans la réalité méconnue d'un territoire qui paie encore le prix de l'interminable conflit israélo-palestinien, mais où la vie, insoumise, subsiste envers et contre tout. Apportant un peu de lumière et de beauté dans le ciel de Gaza, la statue d'Apollon pourrait redonner une part de dignité à tout un peuple tout en réveillant par son histoire exaltante une fierté nationale trop souvent bafouée. Et si l'improbable messager des dieux soudainement réveillé par la mer pavait la voie à un avenir plus radieux ?



NOTE DU RÉALISATEUR

Tourné à Gaza et Jérusalem, *L'Apollon de Gaza* se déploie comme un film enquête lancé sur les traces de ceux et celles qui ont approché ou entendu parler de ce trésor national qui fait rêver et devient rapidement l'objet de nombreuses convoitises. Œuvre de faussaires ou vraie bénédiction des dieux pour un peuple palestinien en mal d'espoir ? La question reste entière. Chose certaine, l'Apollon de Gaza est bientôt l'objet de toutes les spéculations et son existence même nourrit les plus folles rumeurs, allant jusqu'à brouiller la frontière entre vérités et mensonges, mythes et réalités.

Qu'est-il advenu de cette mystérieuse statue dont la valeur historique pourrait être inestimable ? Entre ceux qui obéissent à de purs désirs mercantiles et ceux qui sont animés avant tout par des considérations artistiques et de préservation, une guerre sourde semble engagée et tous les pouvoirs, officiels ou occultes, s'affrontent à l'abri des regards. Au-delà d'un portrait des prétentions ou rivalités politiques locales ou internationales, *L'Apollon de Gaza* se veut une réflexion sur le passage du temps et les cycles de l'Histoire. Une Histoire qui a vu, au fil des siècles, naître, s'épanouir et mourir de grandes civilisations et ce, dans une région du monde en proie aujourd'hui à l'interminable conflit israélo-palestinien dont la bande de Gaza assiégée continue de payer lourdement le prix. Alors que des images de guerre et de misère économique ne cessent d'être associées à Gaza par les médias du monde entier, *L'Apollon de Gaza* nous immerge dans un territoire méconnu où la vie insoumise subsiste envers et contre tout. Même si elle n'a traversé le ciel de Gaza que comme une « météore » laissant dans son sillage un peu de lumière et de beauté, la statue d'Apollon redonne une part de dignité à tout un peuple tout en réveillant par son histoire exaltante une fierté nationale trop souvent bafouée par les brûlures de l'histoire. « Ce qui se forge dans l'adversité sera solide », déclare l'un des intervenants. De fait, aussi fugace soit-elle, l'irruption de cette œuvre d'art dans le quotidien tourmenté des Gazaouis, aura eu l'insigne mérite de susciter l'émergence d'un possible renouveau culturel. À sa manière, cette découverte archéologique au secret non encore élucidé remet l'Histoire en mouvement là où celle-ci a justement été souvent négligée et oubliée. Pour les nouvelles générations, l'énigmatique Apollon de Gaza pourrait servir de lien entre passé et présent tout en pavant la voie à un avenir plus radieux. À l'instar de l'entrepreneur et collectionneur, Jawadat N. Khudary, qui surveille amoureusement l'éclosion de ses fleurs, le film en appelle à la patience, seule garante d'une paix à venir qui finira bien un jour par s'installer sur ce rivage abandonné de tous. Abandonné de tous sauf peut-être par Apollon, l'improbable messager des dieux soudainement réveillé par la mer.

Après avoir abordé la région et ses enjeux sous l'angle du politique (*L'Accord*, 2005), puis donné la parole aux femmes et aux hommes qui y vivent (*Aisheen* en 2010), *L'Apollon de Gaza* s'attèle maintenant à la question plus philosophique, voire métaphysique, des Dieux et des esprits qui l'habitent. En ce sens, on peut considérer que le film est le dernier volet d'une trilogie : *L'Apollon de Gaza* se révèle le point d'orgue d'une démarche entamée en 2003 et qui s'achève ainsi en 2018, soit 15 ans plus tard. Le temps d'aller au bout, je l'espère, d'une exploration d'une terre certes, mais aussi d'un territoire à la fois politique, psychologique, cinématographique et poétique.

Nicolas Wadimoff
Octobre 2018

INTERVIEW DE NICOLAS WADIMOFF PAR VINCENT ADATTE

Quelle est la genèse du film?

Quel que ce soit le film sur lequel je suis en train de travailler, j'ai toujours dans un coin de la tête quelque chose qui me lie ou qui me rattache à la Palestine, et plus particulièrement à Gaza. Depuis que j'y ai tourné «*Aisheen, Chroniques de Gaza*», j'ai le sentiment d'avoir laissé quelque chose d'inachevé, d'avoir laissé des gens quelque part, d'avoir fait un film sur et avec eux et d'être finalement sorti de mon côté. Un peu comme quand on visite des gens en prison. L'idée que ces gens ne puissent pas sortir, m'est absolument insupportable et très difficile à vivre. Alors je me dis qu'il faudrait que j'y retourne, qu'il y aurait tellement d'autres choses à raconter. Puis, j'ai un autre sentiment qui vient souvent annuler celui-ci, ou en tout cas le contrebalancer, l'idée qu'il n'y a pas peut-être pas d'autre film à faire sur le sujet, parce qu'il y en a déjà beaucoup et que, de toute façon, rien ne change. A Gaza, cet espèce de blocage et d'empêchement permanent est désespérant. Que peut le cinéma face à tout ça? Poser la question c'est presque y répondre. Peut-être pas grand-chose, peut-être rien. Puis, en avril 2014, je lis un article passionnant dans Le Monde sur la découverte à Gaza d'une statue d'Apollon et sa soudaine disparition. Assez rapidement commence à naître l'idée suivante: après avoir parlé de politique et essayé de documenter ce qui aurait pu être une réussite, mais qui est devenu une faillite, du politique, avec le film «*L'Accord*», après avoir essayé de raconter, cinq ans plus tard, l'âme humaine, ses tracas et sa formidable résilience avec «*Aisheen*», je me suis dit que peut-être, après la politique et les hommes, je pouvais parler de Gaza à travers les divinités. Ça serait peut-être une manière de convoquer à la table les dieux, le passé, l'histoire, la spiritualité et de raconter ainsi quelque chose de totalement différent sur cette région du monde. Cette statue d'Apollon, dieu des arts, de la poésie, de la beauté, des oracles, des divinations, la plus belle des divinités qui apparaît dans un lieu qui est considéré comme l'un des plus dévastés du monde pour disparaître tout aussi soudainement... la parabole saute aux yeux. «*L'Apollon de Gaza*» est à la fois une histoire romanesque (un peu à la «*Blake et Mortimer*», «*Tintin*» ou encore «*Les Aventuriers de l'arche perdue*») et une réflexion sur le temps qui passe, sur les civilisations qui naissent et s'éteignent. Humblement et symboliquement, je souhaitais aussi redonner à Gaza, du moins essayer, un autre statut. Un statut peut-être plus immuable, au-delà de cette bêtise fracassante qui semble régner aujourd'hui.

Il y a un petit côté «*Citizen Kane*», où chacun a son opinion.

C'est quelque chose qui me traverse complètement et quotidiennement depuis quelques années, au-delà du cinéma, au-delà de Gaza, au-delà de la Palestine... Cette idée que depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et les années qui ont suivi avec la construction de cet âge d'or durant la deuxième moitié du 20e siècle, on s'est retrouvé sous le toit de narratifs officiels, de grilles de pensée et de lecture face à un nombre considérable de sujets sur lesquels on devait forcément souscrire, desquels naissait forcément toute une forme d'art, de cinéma, de littérature, de peinture, de musique... cette grille de lecture qui provient du Nord, de l'Occident, du monde blanc et masculin, est une voix qui a certes été martelée avec toute la conviction du monde et tous les moyens politiques et médiatiques possibles et imaginables, mais ç'en est une parmi d'autres. Il y a tellement de manières de voir et de raconter des situations, qu'elles soient politiques, sociales,

amoureuses ou relationnelles. On nous a dit que c'était comme ça, on nous a qu'il fallait qu'on pense que c'était comme ça, et moi je pense que ça peut être absolument différent. Au cinéma, on a une possibilité que d'autres moyens d'expression n'ont pas, qui est simplement le regard, et en particulier dans le documentaire. Je pense que l'enseignement de l'objectivité dans les écoles de journalisme et les démocraties est une mystification absolue. Je pense que c'est une hérésie absolue et totale, ça n'existe pas. J'enfonce des portes ouvertes mais il y a autant d'objectivités qu'il y a de regards. Face à cette histoire d'Apollon, il y a autant de versions que de personnes qui prennent la parole. Je pense que c'est une fantastique parabole de la question israélo-palestinienne. Il ne s'agit pas de renvoyer les uns aux autres, de dire que tout est pourri ou que tout se vaut, non. J'ai des idées très précises sur la question, comme sur plein d'autres sujets, mais reste que d'entendre, d'écouter et de regarder différemment, par un autre biais, nous offre forcément d'autres pistes, d'autres réponses. Et donc c'est forcément intéressant. On se trouve à un moment de l'Histoire où on a besoin de ça.

Comment vous y êtes-vous pris en termes pratiques?

Je m'y suis pris avec cette ouverture d'esprit-là. C'est-à-dire que dès le départ, je ne cherche pas à conforter une hypothèse. Je donne les mêmes chances à tout le monde donc je dois chercher assez largement. C'est comme un fil qu'on déroule: untel te parle d'untel et c'est à toi de faire les liens en allant toujours plus loin. C'est un peu vertigineux parce que j'aurais pu faire ça avec une vision universaliste, issue des Lumières et très occidentalisée, qui dirait: L'Apollon, c'est la culture occidentale. L'impossibilité de l'Apollon à Gaza c'est l'impossibilité donnée à la beauté, à la culture grecque et occidentale. J'aurais pu penser ça. J'aurais aussi pu penser que l'impossibilité de l'Apollon est liée au fait que le Hamas et la culture musulmane ou islamiste empêche es idoles, les statues et la nudité. J'ai trouvé plus intéressant d'offrir ainsi un regard sur le monde d'aujourd'hui où plusieurs hypothèses, plusieurs pensées s'entrechoquent.

Comment avez-vous trouvé et contacté tous ces gens?

Gaza est un lieu très entremêlé, où les liens entre les gens sont un mélange de hiérarchies claniques, familiales, politiques très enchevêtrées et imbriquées les unes dans les autres. C'est très compliqué de démêler les fils. Le fait que j'ai souvent tourné dans cette région du monde, que j'y ai des attaches et que je ne cherche pas à donner de leçons ou à étaler ma culture a été un atout. Et le fait de venir de la Suisse m'a sans doute aidé. On le dit souvent entre documentaristes, c'est plus compliqué lorsque tu es américain, français ou anglais et que tu arrives avec un bagage historique, conscient ou inconscient, très fort et lié à la colonisation, à un pays qui s'est voulu hégémonique. Nous, on doit juste dealer avec cette espèce de schizophrénie d'un pays qui accueille l'argent des autres et qui a en même temps une politique humanitaire très présente. Ça laisse un peu les mains et le regard libres et ça permet aussi d'être bien accueilli. Pour faire court, je pose des questions aux gens, j'observe, on discute et je donne un poids plus ou moins égal à toutes les personnes que je rencontre. Il faut accepter une espèce de lâcher-prise parce que si tu restes campé sur tes convictions, ça coince. Pour moi, faire ce film a eu un aspect un peu thérapeutique en me forçant à baisser la garde de tous mes préjugés, toutes mes convenances et mes conventions. Il a fallu accepter qu'au beau milieu de cette histoire incroyable, un type débarque et me dise que tout est faux, que ça n'a jamais existé. C'est à la fois assez inquiétant parce qu'on ne sait pas ce qu'on va découvrir, mais j'adore l'idée de sortir d'une zone de confort à tous points de vue.

Avez-vous un avis sur cette énigme?

J'aime l'idée que la statue d'Apollon ait été découverte par des gens qui ne lui accordent pas nécessairement la même importance que les grands musées occidentaux. Il y a une certaine roublardise, sans doute, que je trouve assez truculente et sympathique. En même temps, il s'agit de l'histoire d'un empêchement, et donc le spleen revient. L'impossibilité de cette statue de pouvoir être montrée au grand jour représente aussi l'impossibilité pour le peuple de Gaza d'exister librement. C'est pour ça que le film se termine sur une note

douce-amère. On s'en remet aux divinités et aux hommes en espérant que cela puisse changer un jour. Et comme dit l'un des protagonistes à la fin du film, ce dont on a besoin actuellement c'est de patience et d'espérance. Mais en attendant, rien ne nous empêche de trouver des choses belles.

On sent tout au long du film que presque tous en savent plus qu'ils ne le disent.

C'est un jeu de dupe permanent. C'est aussi l'idée de laisser le film planer et être entre deux eaux, entre cette prétendue vérité et le mensonge. Encore une fois, c'est un état que j'apprécie beaucoup et qui est aussi une manière de tordre le cou à cette prétendue idée qu'on serait là pour découvrir une seule vérité. Je n'y crois pas une seconde, donc j'aime cette idée qui pousse le spectateur à s'éveiller un peu. Face à cet état, il y a deux manières de réagir: ceux qui sont trop habitués à recevoir des réponses et qui sont désarçonnés par le film et ceux qui partagent sans doute ce goût pour le doute, le questionnement, et qui se font leur film à eux.

Y a-t-il des gens que vous auriez souhaité rencontrer et qui ont refusé?

J'aurais bien voulu rencontrer les gens qui détiennent la statue aujourd'hui (rires). Le problème c'est qu'en s'approchant de l'Apollon, on suit les traces des gens qui ont le pouvoir à Gaza et qui sont eux-mêmes recherchés par Israël. Ils sont extrêmement suspicieux donc plus on s'approche, plus on se met en danger. Et je n'avais pas envie de faire un film d'aventurier. Je me suis arrêté au moment où c'était chaud, où ça allait devenir bouillant.

Pour l'ex-trafiquant d'art israélien, la statue est très clairement un faux. Est-il piloté par Israël pour dire ça?

Non, je pense que c'est vraiment son avis. C'est effectivement un trafiquant d'art repentant qui a fait beaucoup de choses en Cisjordanie. Il dit qu'il l'a vidée en partie de multiples tombes et amphores. Il connaît très bien le business et à ses yeux, cette statue est clairement une arnaque.

Aviez-vous beaucoup de rushes à monter?

Pas tant que ça. J'avais très peu de temps pour filmer. C'est une énorme contrainte : je n'avais que quatorze jours pour tout faire, même si j'ai eu encore un peu de temps à Jérusalem et Ramallah. Il faut être très préparé, savoir pourquoi on fait les choses, qui on va voir. J'ai par contre regretté que les conditions soient un peu différentes que celles que j'avais pu rencontrer pendant « *Aisheen* », où malgré le fracas de la situation, la dureté physique et psychique d'être à Gaza juste après les bombardements, les gens étaient dans un état de disponibilité totale. « *Aisheen* » est un film dont le tournage a été, et c'est paradoxal de le dire, presque agréable, chaleureux, organique et simple, alors que les gens étaient en train d'enterrer leurs morts et de reconstruire leurs maisons. En tournant « *L'Apollon de Gaza* », j'avais en face de moi des âmes fatiguées. J'ai ressenti le poids de la chape de plomb qui empêche la parole d'être libre et pousse les gens à être extrêmement méfiants. Il faut chaque fois prendre le temps d'expliquer, raconter, justifier... Et ce temps-là est le temps de la perte de la spontanéité. Faire un film aujourd'hui à Gaza revient à faire un film très corseté, contraint. Ces entretiens un peu mis en scène ne sont pas du tout ce que j'aime faire d'habitude, mais c'était le seul moyen que j'ai trouvé pour rapporter ces récits. Les gens sont très inquiets et préoccupés, voire parano. Et ils ont de bonnes raisons de l'être.

Un article du journal israélien Haaretz est paru au sujet du film. Quelle est leur opinion?

L'auteur de l'article a beaucoup aimé le film. Il dit qu'il n'avait jamais vu Gaza comme ça. Ils sont sidérés, ils apprennent beaucoup de choses. Globalement, l'opinion publique israélienne a décidé que Gaza n'existait pas vraiment et n'avait pas d'histoire. Je pense que c'est plus facile d'essayer de les effacer de la planète s'ils n'existent pas. Leur rendre visite, les filmer, c'est gênant et ça trouble les Israéliens. Le narratif

israélien, c'est quand même que la bande de Gaza est tenue par des barbus qui ont des couteaux entre les dents, et une grande partie des gens est d'accord avec cette idée. C'est quand même loin d'être le cas.

Comment travaillez-vous avec Béatrice Guelpa?

Comme on a déjà travaillé ensemble sur des films précédents, on commence à avoir des automatismes de travail. Elle recherche avec moi les personnages, elle fait un vrai boulot d'enquête et puis on développe ensemble les fils de l'histoire en se la racontant. On confronte nos visions. C'est très ludique comme manière de travailler. On se renvoie beaucoup la balle. Elle suit le tournage, puis elle vient voir le film ensuite lors des versions de montage importantes.

Si l'Apollon ressurgit, y retournez-vous?

(Rires). Bien sûr, s'il devait réapparaître ! J'espère surtout que nous pourrions montrer le film à Gaza. « *L'Apollon de Gaza* » a été vu ailleurs en Palestine mais pas encore là où il a été tourné. Cela devrait être le cas bientôt.





FILMOGRAPHIE DE NICOLAS WADIMOFF

Documentaires

- 2018 - L'Apollon de Gaza
- 2016- Jean Ziegler – l'optimisme de la volonté
- 2014 - Spartiates
- 2014 - Chasseurs de crimes
- 2010 - Aisheen, Chroniques de Gaza
- 2007 - Toutes les télévisions du monde
- 2007 - Les mystères de Monte Sana, coréalisé avec Leo Singer
- 2007 - Israël-Palestine, Deux peuples, deux états pour une paix
- 2005 - Last Supper, coréalisé avec Issa Freij
- 2005 - L'Accord
- 2003 - Alinghi, the Inside Story
- 1996 - Cyber-Guerilla
- 1995 - Quand on allait voir Carlos, Temps Présent
- 1994 - Silence, on développe, Temps Présent
- 1992 - Le temps des clandestins, Temps Présent
- 1992 - Les Gants d'or d'Akka
- 1992 - Le Bol
- 1990 - Arménie-Jerusalem
- 1989 - Yehudi, Arabi, Yemeni, coréalisé avec Naïma Bachiri

Fictions

- 2012 - Opération Libertad
- 2002 - Kadogo, l'enfant soldat
- 2000 - 15, rue des Bains
- 2000 - Mondialito
- 1997 - Clandestins, coréalisé avec Denis Chouinard

FICHE ARTISTIQUE

Jean-Baptiste Humbert, Walid Al-Aqqad, Jawdat Abu Ghurab, Nafez Abed, Jawdat Khoudary, Heyam Al-Bitar, Sofiane Salman, Gil Chaya, Fadel Al-Otol, Tania Cohen-Uzzielli, Jean-Michel de Tarragon, Archevêque Alexios, Marc-André Haldimann, Mohammed knalla, Sami Abu Salem, Sami Ajrami.

Narration: Bruno Todeschini

FICHE TECHNIQUE

Réalisation: Nicolas Wadimoff

Scénario: Nicolas Wadimoff et Béatrice Guelpa (en collaboration)

Production: Colette Loumède (ONF), Philippe Coeytaux (Akka Films)

Co-production: Irène Challand & Gaspard Lamunière (RTS), Sven Welti & Gregory Catella (SRG SSR)

Direction de la photographie: Frank Rabel

Montage: Christine Hoffet

Consultante au montage: Karine Sudan

Prise de son: Carlos Ibanez Diaz

Musique: Claude Fradette

Sound Design: Benoît Dame

Mixage: Serge Boivin

FESTIVALS

- Santa Barbara International Film festival, 2019
- Göteborg International Film Festival, 2019
- Solothurner Filmtage, 2019
- FIPADOC, Biarritz, Festival International de Documentaires audiovisuels, 2019
- Cairo International Film Festival, 2018
- RIDM Rencontres internationales du documentaire Montréal, 2018
- DOK Leipzig, 2018
- Festival International du Film Francophone de Namur, 2018
- Locarno Film Festival, 2018, Sélection officielle – Semaine de la critique

